



N° 6
Imp. Martin

La Gazette rose.
 Coiffettes de Printemps.

15 Mai 1872.

*Stoffes des M^{mes} du Louvre. - Coiffettes de M^{lle} Marie Bataillon. - Chapeaux de M^{me} Hecot. -
 Rubans et Velours de la Glanouse. - Foulards de l'Union des Indes. - Umbrelles de la M^{me} Odupuy. -
 Eventails de campagne de Duvelloy. - Ceinture Regente de M^{mes} de Vextus-sar-ux. - Tupon Bienveur.
 Mouchoirs de Chaprou. - Gants Pompadour. - Chaussures de la M^{me} Souvenot. - Costumes de petite fille
 de M^{me} Wallès. - Parfums et savons de toilette de la M^{me} Violet. fournisseur des cours étrangères.*

3, rue Rossini.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LA SILENCIEUSE (machine à coudre de famille). — COURRIER DES THÉÂTRES, par Mme la comtesse Dash. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE TOILETTES DE PRINTEMPS. — DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE BRODERIES.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE — Paris commence à faire ses malles. — Rien n'est moins parisien que le Parisien. — La dernière année de Bade. — La France demande un autre *retirato* d'été. — Aix-les-Bains remplacera Bade. — Les consultations thermales du docteur Constantin James. — Les eaux fondent les villes. — Bagnoles-de-l'Orne et la Suisse normande. — Les légendes sont les contes de fées des grands enfants. — *L'enchanteur Merlin et la fée Vivianne*, par M. le comte de Saint-Jean. — La chanson de Vivianne. — *Mobiles et zouaves bretons*, du même auteur. — Les dernières réceptions de mai. — Réouverture des concerts des Champs-Élysées. — Avalanche de mariages aristocratiques.

On a beau dire que Paris est aussi brillant et aussi animé qu'autrefois, chacun n'en fait pas moins ses malles pour émigrer à la campagne et aux eaux. Rien n'est moins parisien que le Parisien. Il est tout aussi cosmopolite que l'Anglais, le Russe et l'Américain. Il adore son Paris, à la condition de le quitter aux premiers nuages de poussière et aux premières effluves de chaleur.

Ce que Bade comptait avant la guerre de Parisiens ne peut se dire. Tout le turf, le sport, le boulevard des Italiens et le bois de Boulogne s'y donnait rendez-vous. On s'était serré la main la veille à Paris; deux jours après on se retrouvait à Bade. On y était venu une fois, on y revenait toujours. C'est que Bade était devenu la ville

neutre du plaisir par excellence, grâce aux efforts intelligents et artistiques de MM. Bénazet et Dupressoir. C'était un paradis ou un enfer. Qu'importe ! L'attraction était irrésistible, elle l'est encore. Bade n'a plus qu'une année de neutralité, la saison qui va s'ouvrir. M. Dupressoir ne négligera rien pour attirer les étrangers qui peuvent aller à Bade sans forfaire à leur patriotisme. S'apercevra-t-on de l'absence des Parisiens ? Peut-être. Les Parisiens complétaient le programme de M. Dupressoir; ils apportaient avec eux l'esprit et la gaieté. On les regrettera. Puisque Bade va disparaître à son tour du programme des fêtes et des plaisirs et redevenir une ville allemande, c'est-à-dire une ville ennemie, il faut bien que Paris et la France entière cherchent un autre *retirato* d'été, où l'on retrouve la même nature pittoresque et accidentée, l'air pur et vivifiant des montagnes, la coquetterie, l'élégance et le confortable dans les installations, et des eaux minérales qui opèrent chaque année des cures radicales et miraculeuses.

La jolie petite ville d'Aix-les-Bains, en Savoie, est celle qui peut remplacer Bade sous la direction compétente de M. Dupressoir, qui lui donnera une toute autre physionomie et en fera une véritable merveille. La nature a fait beaucoup pour Aix-les-Bains, M. Dupressoir peut faire le reste. Mais il faut qu'Aix-les-Bains jouisse des mêmes privilèges que Bade et que les fées s'eu-

mèlent. Eh! mon Dieu, oui! Sans la fortune, le jeu et le hasard, Aix-les-Bains ne pourra pas prendre la place ni la succession de Bade et restera la jolie petite ville thermale ayant pour rideau de verdure la Dent du Chat, le Nivolet et la montagne d'Antran, se reflétant dans les eaux limpides et bleuâtres du lac du Bourget.

Eh! quoi, nous dira-t-on, vous préconisez les jeux? Puisqu'on allait jouer en Allemagne, il est aujourd'hui dans l'intérêt de la France de le faire chez nous. Le rachat du territoire l'exige. Il faut nous libérer par tous les moyens possibles. L'argent qui rendra à la France sa liberté tout entière est de l'argent pie. Sauvons la France d'abord.

Nous avons conservé d'Aix-les-Bains un bien aimable et bien poétique souvenir. L'hospitalité y est charmante, les hôtels parfaitement tenus, l'établissement thermal le mieux agencé des établissements de France et d'Allemagne. Si le docteur Constantin James vous signe votre feuille de route pour Aix-les-Bains, descendez à l'hôtel de l'Europe, où vous serez parfaitement traité, et demandez les conseils expérimentés du docteur Berthier, le médecin inspecteur des eaux d'Aix, qui est à la fois un homme aimable et une célébrité scientifique.

On va donc partir. Le cabinet de consultations thermales du docteur Constantin James ne désemplit pas. Il y a parmi ceux ou celles qui veulent aller aux eaux deux catégories de malades: les personnes qui le sont sérieusement et les malades imaginaires, qui ont besoin de déplacement. Il faut à ceux-ci des distractions et des plaisirs qui leur fassent oublier le mal qu'ils n'ont pas. Aux autres, des eaux sérieuses qui les soulagent et qui les guérissent.

Le docteur Constantin James, qui a le tact de l'homme du monde et du praticien expérimenté, inventerait une nouvelle source minérale plutôt que de laisser partir un malade désespérant de la santé et de la guérison. Mais l'aimable docteur a plus de naïades à ses ordres que le roi Neptune n'en avait du temps de la mythologie. Il n'a qu'à consulter son Guide où il a compulsé toutes les différentes vertus des eaux thermales appliquées à telle ou telle infirmité ou à telle et telle maladie.

La France, sous le rapport des eaux thermales, est l'un des pays les plus favorisés de l'Europe.

Les eaux fondent les villes (*Aquæ condunt urbes*), disaient les anciens.

C'est ainsi qu'on a vu s'élever Bagnères-de-Bigorre, Cauterets, Luchon, Barèges, Saint-Sauveur, les Eaux-Bonnes et le Mont-Dore, et que Bagnoles-de-l'Orne deviendra l'une de nos villes

thermales de France la plus à la mode et la plus suivie.

Pour tous les baigneurs mondains qui tiennent à trouver le plaisir au fond de leur verre d'eau, Bagnoles n'existe pas, car Bagnoles est enclavé dans l'un des sites les plus pittoresques et les plus accidentés de la Normandie, ce qui lui a fait donner le nom de *Suisse normande*. On y arrive par une forêt splendide, la forêt de la Ferté-Macé qui va rejoindre la forêt d'Andaine, toutes deux appartenant à l'Etat. Bagnoles est arrosé et traversé par un torrent tumultueux qui va se perdre dans la mer. Bagnoles a un sol mouvementé et volcanique qui atteste encore de ses gloires passées, et des sources qu'il fait surgir et qu'il alimente. Un bois de sapins et de fougères, échelonné en amphithéâtre, surmonte l'établissement thermal. Ce bois est une véritable oasis; on y parvient par des sentiers escarpés dont la pente a été adoucie et graduée. Notez qu'on arrive à Bagnoles-de-l'Orne à moitié rhumatisant et perclus, se soutenant avec des béquilles et une canne, et qu'au bout de quinze jours de traitement, on grimpe dans le bois de sapins, sans béquilles, ni canne.

Est-ce possible? nous dira-t-on... Et pourquoi parlez-vous ainsi de Bagnoles-de-l'Orne?...

C'est que, dans ma profonde reconnaissance, jamais je ne dirai assez les miracles que la fée d'Andaine opère chaque saison à Bagnoles. Les jeunes filles anémiques y arrivent pâles et étioilées comme des fleurs languissantes se penchant sur leur tige.

Le docteur Joubert leur ordonne tout simplement des bains de piscine, c'est-à-dire des immersions de cinq à dix minutes, et elles reprennent du coloris, des forces et de la santé, à ce point qu'elles peuvent rivaliser avec les paysannes normandes des environs. — Qui opère cette résurrection miraculeuse? L'eau thermale courante de la piscine, les senteurs balsamiques et toniques du bois de sapins, et l'eau reconstituante qu'on boit trois fois par jour, et avec laquelle on fait la cuisine.

Nous vous en parlons sagement. Nous avons été à Bagnoles-de-l'Orne, par ordonnance du docteur Constantin James, et nous n'avons qu'un regret, c'est que les éventualités de la guerre nous aient obligée l'année dernière de rester dans les Pyrénées. Mais nous y retournons cette année, avec enthousiasme, conviction et reconnaissance, et bientôt tous nos courriers seront datés de cette station thermale qui n'a pas de rivale pour les douleurs rhumatismales, les maladies d'estomac, les aménies et les maladies de la peau. Les eaux de Bagnoles-de-l'Orne ont cette supériorité sur

les eaux de Vichy, c'est qu'elles sont reconstituantes au lieu d'être débilitantes. Il y a deux sources en activité : « la source thermale et la source ferrugineuse. » Il y en aurait cinquante, si on voulait les exploiter; on n'a qu'à frapper du pied le sol, il en surgit une aussitôt.

Avec quel plaisir et quel attendrissement nous allons revoir ces sites pittoresques et splendides. Pendant cette fatale guerre qui a décimé et appauvri notre belle France, nous sommes restée à Bagnoles-de-l'Orne jusqu'au 26 novembre 1870. C'était certes l'hiver partout ailleurs, et ce n'était pas l'hiver encore à Bagnoles. Le bois de sapins était délicieux, toujours vert, toujours aromatisé; on y respirait des brises attiédies et embaumées. Nous y passions des journées entières en laissant planer notre pensée dans des horizons à perte de vue. La solitude qui épouvante les gandins et les femmes à la mode nous sourit et nous attire; nous aimons la nature pour elle-même, et si nous quittons Paris, c'est pour ne pas le retrouver ailleurs.

Que de douces et poétiques légendes il nous reste à vous raconter. Il n'y a pas que la Bretagne qui en soit prodigue; les légendes sont les contes de fées des grands enfants. Nos anciennes abonnées en connaissent déjà beaucoup; nous leur en dirons de nouvelles.

Nous espérons arriver à Bagnoles en même temps que l'éclosion des rododendrons sauvages et des bruyères roses à collerette tuyautée, se mêlant aux tons d'or des buissons de genêt odorant.

La flore de Bagnoles se rapproche beaucoup de celle des Alpes. Les rododendrons roses, lilas, rouges et blanc rosé s'y épanouissent sans aucune culture. Voilà ce qu'est Bagnoles-de-l'Orne, un coin du paradis terrestre ignoré et retrouvé. Le chemin de fer qui s'arrête déjà à 20 minutes de l'établissement thermal, à la Ferté-Macé, va chauffer sa vapeur jusqu'à la porte de son parc même. Alors les destinées de Bagnoles seront accomplies. Des hôtels, des châteaux et des villas s'élèveront de toutes parts. Bagnoles-de-l'Orne sera la ville d'eau thermale sans rivale. On y organisera des fêtes, des comédies, des concerts. Tout le Paris élégant et mondain y arrivera en foule, et Bagnoles ne sera plus la Suisse normande et rêveuse d'aujourd'hui. Jouissons de Bagnoles, alors qu'il répond à nos goûts, à nos instincts et à nos sentiments.

Le département de l'Orne touche aux limites de la Mayenne et presque de la Bretagne, qui est la terre mystique et légendaire par excellence. En voulez-vous un exemple entre mille? Voici

l'histoire de *Merlin*, un poème breton chanté en vers par M. le comte de Saint-Jean, qui va vous initier aux amours éthérées de l'enchanteur Merlin et de la fée Vivianne. La préface de ce poème breton édité par M. Alphonse Lemerve, 47, passage Choiseuil, nous apprend que Merlin est le personnage légendaire de la Bretagne, où tout ce qui n'a pas une origine connue est censé avoir été fait par Merlin. Ses maximes et surtout ses prédictions y sont partout en honneur.

La naissance de Merlin est attribuée à une vierge séduite par un Duz. Saint Augustin parle d'un génie que les Gaulois appelaient Duz. Dans la ballade rapportée par M. de la Villemarqué, le Duz, père de Merlin, est un oiseau.

Voici ce que le même auteur dit des Korigans ou fées bretonnes :

« Les paysans bretons assurent que les Korigans sont de grandes princesses qui, ayant refusé d'embrasser le christianisme, ont été frappées de la malédiction divine. »

« Grandes » ne doit pas être pris ici dans l'acception ordinaire du mot. Les Korigans ont environ deux pieds, mais leur forme admirablement proportionnée est aussi aérienne, aussi délicate, aussi diaphane que celle de la guêpe. Ces fées n'ont d'autre parure qu'un voile blanc qu'elles roulent autour de leur corps.

Après avoir raconté la naissance de Merlin et la mort de sa mère, le comte de Saint-Jean esquisse rapidement toutes ses nombreuses victoires.

Arthur commande à Merlin d'aller en Irlande chercher des pierres miraculeuses destinées à la sépulture des chefs bretons. Ces pierres doivent fixer éternellement la victoire chez ce peuple. Merlin s'en empare à l'aide de l'anneau magique que lui remet son père. Mais pour accomplir cette œuvre, il lui fait renoncer à l'amour de Vivianne. Le barde vient à bout de l'entreprise. Il ramène sur des navires les rochers enchantés. En approchant de la lande de Carnac, un parfum de fleurs sauvages lui rappelle son amante. Il débarque sur le rivage; mais les dolmens, attirés par l'anneau magique, se sont aussi précipités dans la lande de Carnac; ils ont perdu leur éclat, leur puissance. Ils resteront éternellement à cette place. Le Duz maudit son fils, le condamne à traîner treize de ces pierres à sa suite et le métamorphose en vieillard, afin de l'empêcher d'être aimé.

L'épée Escalibor, en apprenant la faute de Merlin, s'élance dans l'Océan. Les Bretons assurent que cette épée doit être un jour retrouvée par un guerrier sans reproche qui doit délivrer la Bretagne.

Merlin, vieillard, s'achemine vers le bois enchanté, où il est nourri des fruits qui produisent l'extase et qui donnent le pouvoir de connaître l'amour.

Après avoir déploré ses malheurs, la puissance de l'anneau attire Vivianne qui ne songe pas à voir le barde dans ce vieillard. Une guêpe passe. Merlin compare son baiser au sien. A ce langage de la passion, Vivianne reconnaît son amant.

Merlin hésite un instant. Mais, vaincu par l'amour de Vivianne, il forme le vœu terrible d'habiter éternellement la terre. En même temps il annonce à son amie qu'il va essayer de reconquérir les trésors qu'il a perdus et lui jure qu'il reviendra la trouver dans la forêt de Broceliande le jour de la Saint-Jean d'été.

Au quatrième chant, au royaume de l'Amour, suivant la légende, Vivianne arrive la première au rendez-vous; puis Merlin, jeune et beau comme autrefois, la rejoint, et les deux amants chantent ensemble l'hymen de la Saint-Jean.

Cependant les compagnons d'Arthur font chercher le brave Keredec; l'un d'eux l'appelle juste au moment où il jurait à Vivianne de ne jamais la quitter. La voix de l'honneur va triompher de l'amour, quand la fée attache son amant au buisson, avec son écharpe et sa longue chevelure blonde, lui enlève l'anneau magique, rend Merlin invisible et descend avec lui dans la tombe fermée par les dolmens. Le Duz annonce que l'amour a placé Merlin au rang des dieux terrestres, que lui-même était l'âme d'un dinde et qu'il a vécu trois fois.

Le jour va se lever. Les Korigans qui meurent à chaque aurore pour ressusciter chaque nuit, invitent les jeunes filles à venir les remplacer près de la tombe des deux amants, dans la verte forêt de Broceliande.

Telle est la donnée de ce poème breton, se divisant en quatre chants :

1. L'Épée Escalibor ;
2. Le Royaume des Fleurs et de la Gloire;
3. Le Royaume des Fruits d'or;
4. Le Royaume de l'Amour.

Il nous est impossible de vous transcrire ici ces quatre chants poétiques, que tous les Bretons voudront apprendre et retenir.

Nous en détachons seulement la chanson de Vivianne, dans le royaume des Fruits d'or.

Je suis la brise folle
Qui chante, cours et vole
En légers tourbillons;
Qui soupire et s'élève,
Effeillant sur la grève
Le parfum des vallons.

Je suis le flot qui passe
Et joue à la surface
De ce lac argenté;
La mobile couronne
Du printemps, de l'automne :
Fruit d'hiver, fleur d'été,

Ainsi passe, en chantant, Vivianne folâtre,
Lutinant tout le jour dans les buissons en fleurs;
Elle regarde, fuit, et puis sa main d'albâtre
Vient voiler de ses yeux les sourires moqueurs.
Elle cueille, en passant, les célestes pervenches,
Sur les gazons couvrant les deux bords du sentier,
Les coleniques lilas, les campanules blanches,
Poursuit le papillon qui fuit sur l'églantine.

Mais qu'est-ce?... Entendez-vous? un bruit de feuille
[ou d'aile!

Elle tressaille, écoute et regarde autour d'elle.
Un rien vient la distraire, un rien l'épouvante.
Elle rit... « Ah! c'était le nid d'une hirondelle,
Jamais, rapide oiseau, je ne t'entends chanter.
Toi mon beau lévrier?... tu m'avais donc suivie?
Viens, ami toujours prêt à me porter secours »

Elle marche effeuillant toute fleur dans sa vie.

« Le beau vert! On dirait d'un tapis de velours.
Allons sur la bruyère, au bois, sur la montagne,
Puis, revenons encore chercher dans la campagne
Le papillon d'azur, la fleur, le fruit vermeil.
Qui ne serait heureux quant lui ce beau soleil? »

En suivant du regard cette forme mobile,
Ses grands yeux expressifs et ce beau front rêvant,
On songe quelquefois à cette mer tranquille,
Qui n'attend pour mugir que le souffle du vent.

Je suis la brise folle
Qui flotte, cours et vole
En légers tourbillons;
Qui s'éloigne et s'élève,
Effeillant sur la grève
Le parfum des vallons.
Je suis le flot qui passe
Et joue à la surface
De ce lac argenté;
La mobile couronne
Du printemps, de l'automne :
Fleur d'hiver, fleur d'été.

M. le comte de Saint-Jean est Breton. Il a foi dans les légendes du sol natal, et il les raconte avec conviction et respect.

Il s'est déjà fait connaître à Nantes et dans toute la Bretagne par la publication d'un volume intitulé : *Mobiles et zouaves bretons*, qui a obtenu tout le succès qu'il méritait, tant par les sentiments chrétiens qu'il exprimait que par les tristes et poignants épisodes qu'il racontait.

Les mobiles et les zouaves bretons, sous les ordres de Cathelineau et de Charrette, ont été tous des héros. Il ne tient qu'à vous de connaître ce livre, qui vous intéressera vivement; demandez-le à M. Tourniole, 29, rue de Tournon.

Nous avons laissé Paris et les bruits du monde

bien loin derrière nous. Les réceptions du mois de mai vont être les dernières.

Mme André a réuni la semaine dernière, dans son hôtel de la rue Rabelais, quelques privilégiés pour entendre Mme Carvalho, M. E. de Maynard et deux dames du monde, dont le talent de cantatrice n'a nullement souffert du voisinage de l'aimable Chérubin des *Noces de F garo*. Il y a eu également une fête musicale jeudi dernier chez Mme la comtesse de la Fennays.

Mme la comtesse Duchatel a repris, pour le mois de mai seulement, la série de ses vendredis si appréciés par l'élite du monde parisien.

La réouverture des concerts des Champs-Élysées s'est faite par un temps splendide. Il y avait affluence de toilettes Louis XV et de femmes du meilleur monde. Le concert Besselièvre, fidèle à ses traditions de moralité et d'élégance, n'ouvre pas ses portes aux biches égarées du bois de Boulogne. On pourra donc s'y retrouver comme autrefois et organiser des coteries et un salon autour d'un arbre. Mais il faut pour cela des soirées tièdes, blondes et étoilées, bien que M. de Besselièvre ait fait édifier une très jolie galerie vitrée qui peut, en cas de pluie, abriter 1,500 personnes. Ce qui plaît dans les concerts des Champs-Élysées, c'est la liberté charmante de la promenade qu'on peut accomplir en entendant de la vraie musique. L'orchestre des concerts Besselièvre reste toujours à la hauteur de réputation qu'il s'est acquise par ses excellents interprètes.

Il y a avalanche de mariages aristocratiques.

Commençons par celui de M. le duc de Penhièvre, lieutenant de vaisseau, fils du prince de Joinville, avec sa cousine l'infante Marie-Amélie-Louise-Henriette, seconde fille du duc de Montpensier, qui doit avoir lieu jeudi 12 mai, à midi, dans l'église de Saint-Augustin.

Puis, enregistrons les bans suivants :

M. Jacques-Théodore-Sholto, vicomte de Douglas, lieutenant d'infanterie de marine, chevalier de la Légion d'honneur, fils de Louis-Archambaud, comte de Douglas, originaire d'Écosse et demeurant au château de Montréal, et de la comtesse née Paule-Marie-Gamon de Montval, avec Mlle Yvonne-Félice-Marie Le Gentil de Paroy, et de Berthe-Marie-Lefrançois de Drionville, sa veuve.

M. Henri-Robert-Marie, marquis de la Rochelambert, fils de Joseph-Gabriel-Marie, marquis de la Rochelambert et de Berthe-Adrienne-Louise de Thélusson, sa veuve, avec Mlle Marthe-Joséphine-Marie de Bouthillier-Chavigny, fille de Charles-Léon-Gabriel, marquis de Bouthillier-Chavigny

et de la marquise née Valérie-Joséphine-Marie de Joigny de Pamèle.

M. Adolphe-Auguste de Gombert, fils de Jean-Hippolyte de Gombert et de Louise-Désirée Dabrin avec Mlle Hermance-Jeanne-Joséphine Mettrier.

M. Arnault-Louis, baron de La Briffe, capitaine adjudant-major au 52^e de ligne, fils de Pierre-Arnault, vicomte de la Briffe, avec Mlle Geneviève-Marie Sarrebourse de la Guillonnière, fille d'Hilaire-Émile-Gilbert Sarrebourse de la Guillonnière, magistrat, et de Charlotte-Pulchérie Miron de l'Épinay, de la famille de l'archevêque de Lyon, qui prononça à Saint-Denis l'oraison funèbre de Henri IV, et de François Miron, prévôt des marchands et lieutenant civil de Paris, sous le règne de ce prince.

M. Louis-Henri-Elysée, vicomte de Monspey, lieutenant au 3^e chasseurs, fils de Louis-Henri-Ferdinand-Adolphe, comte de Monspey, et de la comtesse née Louise-Antoinette-Alexandrine de Busseuil, avec Mlle Alix-Marie de Sinety, fille d'Alexandre-André-Elzear, marquis de Siteny et de la marquise, née Marie-Louise-Antoinette Foucher de Brandois.

M. Jacques-Albert Cadeau, comte d'Acy, fils d'Adolphe-Jacques Cadeau, comte d'Acy, ancien officier de la garde royale, et de la comtesse, née Marie-Victoire-Louise de Melun, sœur du comte de Melun, membre actuel de l'Assemblée nationale, avec Mlle Euphrasie-Sirène-Blanche Guyenne.

Puisqu'on se marie tant et si bien donnons un conseil d'élégance aux jeunes époux, qui les posera parfaitement bien dans l'esprit des jeunes fiancées et de leur famille. C'est à l'occasion de la soirée de contrat d'offrir un bouquet de roses thé, de roses blanches, d'œillets blancs, de gardénias, de fleurs d'oranger et de branches de myrthe venant de Nice et monté par *Mme Duluc*, qui a succédé au jardinier Alphonse Karr dans le royaume des fleurs.

Un bouquet arrivant de Nice est une attention bien autrement délicate que le bouquet qu'on commande à Paris chez le premier fleuriste venu. On y a songé plusieurs jours à l'avance, on a écrit à Mme Duluc pour lui demander le langage des fleurs d'un bouquet de fiançailles et de contrat, car les fleurs savent parler et disent bien souvent ce qu'on n'ose pas écrire.

Quant aux belles dames qui aiment les roses, elles n'ont qu'à écrire à *Mme Duluc*, à Nice (Alpes-Maritimes), de leur envoyer, par le chemin de fer, une grande boîte de roses cueillies de la veille et qu'elles n'aient qu'à rassembler et à disposer elles-mêmes dans les vases de leurs sa-

lons et de leurs boudoirs. Les roses arrivent en boutons demi-éclos, puis s'épanouissent dans l'eau et deviennent roses. Il y a des roses thé dont le parfum est d'une délicatesse exquise, la rose pourpre, veloutée comme un ruban des fabriques de Saint-Etienne; la rose jaune, trouvée par Alphonse Karr; la rose blanche, dédiée aux jeunes fiancées; la rose mousseuse, la reine des roses; la rose à mille feuilles, contenant au fond de son calice l'essence de roses.

Mme Duluc possède la plus belle et la plus variée collection de roses. Demandez-les lui toutes et vous éprouverez une joie d'enfant en ouvrant cette boîte odorante et en voyant les roses les plus différentes de coloris reposant coquettement sur un nid de feuillage.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les courses du bois de Boulogne sont le Longchamp d'aujourd'hui. C'est aux courses qu'on juge et qu'on apprécie les toilettes nouvelles. Malgré l'incertitude du temps, il y avait affluence de monde et de modes nouvelles, dimanche dernier, aux courses. Mme la baronne de Poilly avait une robe noire garnie de nœuds roses; la comtesse de Pourtalès, une robe bleue de deux tons, turquoise et saphir; la marquise de Gallifet, une blouze noire relevée sur une jupe bleu de mer; la baronne de Rothschild, une toilette grise et mauve. La comtesse d'Houssonville, une toilette en tussor des Indes écru, très richement brodée et garnie de guipure écru; Mme Gustave de Rothschild, robe de brocard noire garnie de chantilly et de jais, forme princesse; la comtesse d'Harcourt, blouze blanche garnie de velours et de dentelle sur une jupe de velours noir; la princesse Souvarow, une blouze noire ornée de flots de valenciennes blanche, sur jupon noir très orné; Mme Rattazzi, une délicieuse toilette lilas de Perse, toute poudrée de malines blanche. Cette toilette, entièrement lilas, depuis la coiffure jusqu'aux bottines, tranchait par son élégance harmonieuse avec la bigarrure et la potichomanie des toilettes du champ de courses.

La blouze est le vêtement en vogue. Qu'elle s'appelle blouze Louis XV, blouze russe, tunique princesse ou polonaise, c'est toujours la blouze plus ou moins ajustée. La tunique Princesse cambre et dessine la taille. La Polonaise se ferme en redingote avec basques Souvarow derrière, tandis que la blouze telle que les femmes qui lancent la mode l'ont adoptée est simplement froncée

par une ceinture attachée avec des agrafes de Marc Gueyton. La ceinture moyen âge de la baronne de Poilly, en vieil argent ciselé par Marc-Gueyton, et laissant pendre de côté une escarcelle en vieil argent digne de Blanche de Castille, est une de ces merveilles artistiques qui résistent aux siècles et qui sont classées d'avance parmi les œuvres uniques qui se collectionnent.

La blouze Louis XV et la blouze russe ont donc les honneurs de la mode. Elles sont très élégantes très fantaisistes et très commodes à porter sur toute espèce de jupon de couleur. Avec trois blouzes différentes et une demi-douzaine de Jupons de couleur, on peut produire un certain effet de toilettes.

Les Magasins du Louvre ont des blouzes noires écruées, blanches en sultane ou en mouzaïa, en cretonne et en foulard Pompadour, à ramages et à bouquets, disposées d'avance, ainsi qu'une collection variée de Jupons de soie et de fantaisie de toutes couleurs. Les Parisiennes, les provinciales et les étrangères qui veulent organiser des toilettes nouvelles, comme dans les féeries au théâtre, n'ont qu'à se rendre dans le salon de confections et dans les galeries du Louvre pour trouver ce qu'elles désirent et au-delà de ce qu'elles peuvent rêver. Les actualités du printemps ont fait place aux modes de la saison d'été qui sont parties aux eaux, à la campagne et à la mer. Les Magasins du Louvre marchent toujours en avant de la fantaisie et du goût. Ils ont conquis la première place et la gardent. C'est en éditant la nouveauté dans tout ce qu'elle a de plus luxueux, et la fantaisie dans des conditions de bon marché exceptionnel, que les Magasins du Louvre ont primé tous les autres magasins de Paris et ont conquis une vogue durable. Rien n'est plus capricieux que la femme, si ce n'est le caprice même, a dit je ne sais quel auteur, et cependant les belles acheteuses des Magasins du Louvre lui restent fidèles. Si elles vont ailleurs aux expositions industrielles annoncées, c'est pour comparer et pour revenir plus vite au Louvre.

Celles de nos lectrices qui habitent la province ou l'étranger n'ont qu'à lui demander son catalogue de la saison d'été, comprenant toutes les nouveautés émises pendant la saison des eaux. Il y a de tout au Louvre, des chapeaux au goût du jour, de la lingerie riche et simple, des ombrelles cannes, genre Maintenon et Metternich, des costumes brodés sur tussor, toile, batiste écru, cachemire, beige, popeline et tissus unis; des costumes de percale avec figurine, rayures pékin et petits filets à 8 fr. 90, des costumes en batiste écru et cachou, avec figurine, également à 8 fr. 90.

Des costumes percale fine, avec volants bayadère et dessins variés, toujours avec figurine, 9 fr. 75.

Des costumes en percale fine, haute nouveauté, avec dessins soutachés et figurine, 9 fr. 75.

Des costumes en batiste uni, avec volants plissé et figurine, 10 fr. 75.

Des costumes en piqué croisé, avec volant bayadère et figurine, 12 fr. 75.

Des costumes en piqué croisé, dessins soutachés, avec figurine, 13 fr. 75.

Des robes de mousseline, avec volants bayadère, dessins soutachés, de teinte noire, bleue et lilas, avec figurine, 10 fr. 50.

Et des robes de mousseline avec dessins Pompadour, la plus haute nouveauté de la saison, à 10 fr. 50 c.

Nous annonçons aussi la mise en vente de grandes nouveautés d'été et de soldes considérables de soieries et d'étoffes nouvelles, dont *le bon marché hors ligne* va produire une grande sensation industrielle.

L'exposition des nouveautés du mois de mai a commencé depuis le 13 mai. Allez-y tout de suite, vous arriverez en pleine éclosion et en pleine foule, n'en doutez pas.

La mode, qui devait s'amender et faire pénitence, est plus élégante et plus fantaisiste encore que par les dernières années de luxe et de prospérité. Les radicaux ne l'ont pas très heureusement emporté sur ce point de la toilette féminine. Ils voulaient nous habiller de laine et de bure et nous faire porter la blouse démocratique. Nous avons, il est vrai, adopté la blouze, mais quelle blouse !... toute garnie de fouillis et de flots de dentelle noire et de dentelle blanche. Des blouzes qui peuvent varier de 500 fr. à 2,000 fr., cela dépend de la dentelle.

Mlle Marie Bataillon vient de faire pour Mme la comtesse de P***, qui lui avait envoyé de la très belle malines ancienne, une blouze en crêpe de Chine rose thé, qui pouvait valoir une dizaine de mille francs. Cette blouze complétait un costume demi-long, en faille rose thé, garni de volants découpés, de bouillonnés en crêpe de Chine et de volants de malines alternant avec les volants d'étoffe.

Mlle Marie Bataillon, dont le bon goût fait autorité, aime beaucoup les volants en biais francés, découpés en dents de roses. Elle a raison. C'est léger et élégant.

Citons en ce genre un costume gris argent en faille, ayant la première jupe ornée de trois volants découpés en faille d'un gris très pâle, toujours dans la même teinte. Au-dessus de chaque

volant, tête découpée faisant ruche. La seconde jupe tunique est garnie d'un seul volant découpé et s'ouvre en deux pointes derrière, en se gonflant en tournure pour soutenir la basque d'un joli petit corsage-habit.

Depuis l'installation de Mlle Marie Bataillon dans son nouvel entresol de la *rue Thérèse*, n° 5 (quartier Ventadour), les commandes se multiplient à ce point que l'intelligente faiseuse ne sait à qui entendre. Mais aussi quelle fantaisie suprême !... A quoi bon aller la chercher dans les plus grandes maisons en vogue, quand on la trouve à meilleur compte dans la modeste installation de Mlle Marie Bataillon. Tout se paie ici-bas, l'installation luxueuse de ses fournisseurs plus qu'autre chose.

Jugez de l'originalité de coupe et d'ornementation de Mlle Bataillon par les toilettes suivantes :

Une robe en faille lilas de Perse, ayant le devant de la jupe disposé en tablier par un très haut plissé surmonté de ruches à la vieille en faille, avec volants de dentelle noire. Les deux ruches sont arrêtés de chaque côté avec un large nœud de faille sans pan. La jupe tient au tablier par un bouillonné crevé suivant les contours de la traine et se gonfle derrière en tournure soutenue par une ruche à la vieille, voilée de dentelle noire. — Au moyen de cet ornement, une jupe à traine peut se relever très gracieusement. Une pèlerine plissée en mousseline, garnie de velours noir et d'une malines, fait basque sur le devant de la taille et s'attache derrière en retombant en deux longs pans très larges, descendant à mi-traine. Ce genre de pèlerine en mousseline à plis est très coquet et très jeune. Les manches du corsage sont plates, avec manchette plissée, se terminant en deux pans posée sur la manche.

Un costume Dubarry se composant d'un jupon en faille noire, garni d'un très haut volant à tuyaux, plus abaissé par devant, avec ruche de faille verte et ponceau arrêtée de chaque côté par un nœud papillon en faille noire, vert d'eau et ponceau. Sur ce jupon tombe une *tunique Dubarry* en toile cretonne de Jouy, copiée sur les anciens dessins et colorée de grosses roses pourpres épanouies et de branchages de feuillage. Cette tunique, bordée d'un effilé assorti, fait tablier arrondi sur les côtés, se gonfle en tournure derrière et retombe en demi-traine sur la jupe de faille noire. Une écharpe de faille noire liserée vert d'un côté et ponceau de l'autre s'étale en large nœud papillon de chaque côté et donne à ce costume

un grand style typique. Le corsage de la tunique est entr'ouvert avec plissé de mousseline et fichu de dentelle noire attaché à la poitrine par un nœud papillon et retombant en longs pans. Au cou velours noir et médaillon Alsace-Lorraine.

**

Un costume en faille vert paon. La première jupe est garnie d'un très haut volant tuyauté, surmonté de deux biais et de deux guipures de soie de même nuance. La seconde jupe fait tablier arrondi et tunique en pointe garnie de la même guipure et du même entredeux. Le petit mantelet Manon-Lescaut en crêpe de Chine blanc est adorable. Il fait capuchon et pouff derrière, doublé de soie blanche et bordé de guipure de Venise blanche, avec nœud Louis XV. Il tombe par devant en pans mantelet. Avec ce costume on porte un chapeau Watteau paille de riz, avec bord doublé de faille blanche et de biais vert paon. Couronne de roses de mai tout autour épanouies dans leur feuillage.

**

Un costume régence en faille gris perle. La jupe plissée derrière et le devant de la robe ornés dans le bas de quatre volants tuyautés, liserés de biais bleu arrêté de chaque côté par un nœud Watteau en faille bleu.

Sur cette jupe, gilet Louis XV en faille bleue broché, garni de point d'Alençon tombant à mi-jupe. Et tunique régence en faille noire, bordée de revers de faille blanche illustrée de gros bouton Louis XV émaillés, turquoisés et perles fines, s'ouvrant sur le gilet broché bleu et se relevant derrière en gros plis cascades bordés de guipure ancienne. Les manches ont un revers de faille blanche s'épanouissant de côté avec guipure noire.

**

Ce costume Régence est indescriptible, tant il a grand air. La femme élégante qui doit le porter et le faire valoir aura l'air d'être descendue de son cadre dans la grande galerie du palais de Versailles.

**

Loin de se populariser par une vulgarité banale, la mode reste dans les hautes régions sociales et ne descend pas de son piédestal.

Mentionnons une actualité qui va tenter les jeunes femmes et les jeunes filles et que nous avons vue, pas plus tard qu'hier, dans les *magasins de la Glaneuse, 7, rue de la Chaussée-d'Antin*.

C'est une draperie *peplum* en crêpe de Chine frangé de toutes nuances, se posant d'abord autour de la taille comme une ceinture et faisant basque,

en se rejetant ensuite sur chaque épaule et faisant fichu ouvert en cœur en se rejoignant derrière, attaché par un nœud ou se nouant en pans frangés.

Cette draperie *peplum* remplace une seconde jupe et une tunique Louis XV. La souplesse du crêpe de Chine fait valoir la taille fine et cambrée de la jeune femme qui la porte.

Les ceintures écharpes en crêpe de Chine frangées et en teintes nouvelles, ont également une grande vogue. Elles se nouent sur le côté à la façon des Girondins, ou s'étalent en pouf Louis XV par derrière.

La Glaneuse ne reste jamais inactive. Elle glane la nouveauté avant qu'elle ne soit épanouie. Ses chapeaux de campagne sont tout à fait glaneuse et bergère. Les jolies femmes ne s'en plaindront pas.

Toutes ses parures de lingerie sont d'une simplicité de bon goût. De la mousseline, de la valenciennes, ou de la malines et des rubans de taffetas, pas plus! Mais quelle harmonie dans l'ensemble, quelle fraîcheur!... et quelle douceur dans le tuyauté de la mousseline, qui fait poudre autour du visage. Le parfum, de même que le goût, ne se décrit pas et s'accepte.

Ce qui est encore charmant, ce sont des nœuds cascades, en crêpe de Chine, avec pans s'enfuyant en trombe, garnis d'application d'Angleterre, faisant nœud de cravate et coiffure, et des nœuds de crêpe de Chine, avec barbe de dentelle noire, reproduisant instantanément une coiffure de soirée ou de théâtre.

L'écharpe *romaine*, aux nuances nationales de l'Italie, et le ruban *brésilien*, dont Sa Majesté l'impératrice du Brésil a bien voulu accepter la primeur, sont toujours demandés par les femmes élégantes qui savent faire valoir les couleurs chatoyantes et voyantes.

La Glaneuse offre en ce moment une très sérieuse occasion de rubans, dont il faut profiter au plus vite. C'est une collection de rubans de taffetas cuit, extra-souple, de toutes nuances nouvelles, à 5 fr. 50 c. le mètre. Toutes les belles dames qui partent aux eaux et à la campagne vont en faire provision. Dans notre courrier du 1^{er} juin nous vous donnerons le détail des boîtes de mercerie assortie, depuis 25 fr. jusqu'à 35 fr., et que toute femme prévoyante doit avoir en voyage.

En attendant, retenez que les jolies femmes ne se cachent plus le visage, et que si elles ne se montrent à visage découvert, c'est tout comme, car elles mettent des voiles en tulle uni, bordés tout simplement d'un très léger picot ou d'une dentelle espagnole. Il faut avoir un teint éblouissant pour ne plus avoir recours aux voiles à pois

faisant mouches. Entre nous, la mode la plus nouvelle est toujours celle qui sied et qui embellit. Et les chapeaux ?...

Consultons *Mme Herst*, qui reste dans les limites du comme il faut, et qui jamais ne les dépasse.

En vain, les excentricités les plus grotesques se produisent, *Mme Herst* ne s'en préoccupe même pas. Elle a son type de distinction, dont elle ne se départ pas, et son genre de faire, qui rajeunit et qui embellit. Elle ne s'inquiète jamais de la coiffure qui fait décor, mais de la coiffure qui s'entend avec vos yeux, votre physionomie et toute votre personne. Aussi a-t-elle conquis la réputation de grande physionomiste et de femme de bon goût. N'allez pas chercher dans ses salons de la rue Drouot, 8, le chapeau pyramidal, ni le chapeau cote.é en biscuit de Savoie, ni le chapeau chinois, ni le chapeau faisant buisson de fleurs, avec nid de pierrots, mais le chapeau de la vraie grande dame, de la jolie femme et de la femme honnête. C'est en esquissant les créations de *Mme Herst*, pour la saison d'été, que nous vous ferons apprécier toute leur élégance.

Choisissons au hasard les modèles suivants :

Un chapeau demi-cloche, en paille de riz fine, entouré d'une écharpe de tulle grenadine noir, faisant voilette derrière. Sur l'écharpe couronne de boutons de roses retombant de la calote sur la passe. De côté aigrette de rose bien épanouie au milieu de ses boutons.

Un chapeau de même forme de deux torsades de ruban rose emmêlées et nouées de distance en distance venant s'étaler en grand nœud sur le chignon. Sur le côté panache de plume roses.

Un chapeau en paille belge fine, doublé de faille bleue ciel et garni de rubans assortis avec brides pareilles, plume bleue de côté, et calote couverte d'une longue branche de petites fleurs de mouron blanc, avec feuillage nuancé.

Un chapeau de paille belge fine, orné d'une grande écharpe de tulle et dentelle noire, posée sur un large biaisé faille réséda. Nœud de faille de côté retenant une aigrette russe d'un rose pâle, avec longue traîne de boutons derrière.

Un chapeau en paille de riz, avec revers liserés de faille bleue très clair. La calotte est entourée de ruban venant faire brides devant. De côté touffe de boutons thé mousseux ayant trois trai-

nes de différentes longueur, faisant cache-peigne.

Un chapeau en paille deriz noir, garni de ruban de faille noire, et dentelle noire faisant bouillonnés autour de la calote pour se terminer en nœud sur le chignon. Au-dessus du bouillonné cordon de boutons d'or doubles, avec feuillage brun, retombant en traîne derrière.

Un chapeau Watteau en paille d'Italie doublé de faille rose, garni d'un gros nœud de velours noir devant, avec branche de bleuets clairs et de boutons de roses s'épanouissant de côté.

Un chapeau rond en paille de riz avec nœuds de velours noir liserés cerise, faisant peigne derrière. La calote est entourée d'une torsade de faille cerise et de velours noir. De côté, nœud double en velours et faille, retenant un bouquet de roses sauvages cerises, avec graines noires.

Un chapeau de paille de riz fine, avec revers couverts de tulle mauve et garnis de tulle mauve faisant brides devant et écharpe nouée derrière. Un saule mauve couvre la calote, attaché par un groupe de mignonnettes blanches.

Un chapeau rond en paille de riz noire, faisant toque devant, avec bord liseré de faille et de velours noir. La calote est garnie d'un large ruban bleu très clair recouvert d'une dentelle grise retombant en écharpe derrière. Sur le côté plume frisée noire voilant une garniture bleue.

Un chapeau en paille blanche garni de Chantilly et tulle noir. De côté grand nœud de velours noir sortant d'une touffe de raisin et de feuillage tournant autour de la calote; petite plume bleue retombant derrière.

Un chapeau en paille blanche garni de tulle blanc, avec calote couverte de branches de pervenches mauves. Derrière, ruban mauve se nouant sur le chignon. De côté, aigrette mauve avec pied en plumes d'autruche.

N'avais-je pas raison de vous dire que les chapeaux de *Madame Herst* étaient l'élégance et la distinction même. Ce qui ne peut se décrire, c'est

la forme et le décor qui sont à la beauté et à la jeunesse ce que le parfum est à la fleur.

Le genre Pompadour prime la mode à ce point que de belles jeunes femmes portent chez Mlle Bataillon des gravures du temps, en disant à la célèbre faiseuse : Nous voulons être habillées ainsi.

Mlle Marie Bataillon remplace la cretonne par le foulard, et l'*Union des Indes* est loin de s'en plaindre. Depuis que le foulard est au pouvoir de l'élégance, jamais il n'a obtenu un tel succès de toilettes fantaisistes et colorées. Toutes les tuniques Pompadour sont fleuries de larges bouquets de roses et d'œillets, ou bien de ramages et de fleurettes effeuillées multicolores. Ces tuniques se détachent sur un jupon de foulard uni, de nuance assortie à la tunique. En lilas perse coloré de grosses violettes nuance primevère sur jupon de foulard lilas perse uni, c'est très frais et très joli, d'autant mieux qu'on double les tuyautés de volants de foulard primevère. Un autre foulard de nuance mastic, décrivant des espèces de rubans tête de nègre, coupé de distance en distance par de toutes petites guirlandes de roses miniatures sur jupon de foulard tête de nègre, est éminemment distingué. Le jupon foulard tête de nègre est garni de trois volants liserés surmontés chacun d'un bouillonné. La tunique Pompadour, de nuance mastic, est fermée jusqu'à la ceinture par quatre nœuds en biais en foulard tête de nègre. Tout autour, elle est garnie d'un volant francé surmonté d'un bouillonné de foulard tête de nègre et relevée sur les côtés et par derrière avec de larges nœuds écharpes en foulard tête de nègre.

Une tunique douairière, en foulard cretonne, à grands ramages de roses, d'œillets et de fuxias pourpres, teintés violet, s'étendant en grappes flexibles, se détachant sur fond gris perle ou sur fond chamois, a vraiment grand air sur un jupon de foulard Bénarès noir ou de foulard de Bénarès chamois.

Qu'est-ce que le foulard Bénarès ? me direz-vous.

Un foulard qui tient à la fois de la popeline et de la faille, c'est à dire qu'il a le brillant de la popeline de Lyon et la souplesse et la force de la faille.

Il nous est impossible de vous dire toutes les ressources d'élégance que les femmes économes peuvent trouver dans le foulard de l'*Union des Indes*, quelles que soient sa nuance et sa disposition. Il y a plus de cinquante nuances unies, tant en foulards nouveaux qu'en crêpe de Chine. Et toute une myriade de foulards à fleurettes, de foulards à ramages, de foulards à larges bouquets,

de foulards rayés, de foulards à pois. Que sais-je ! Sans oublier le Swatow, qui se demande de plus en plus pour toilettes de campagne.

Il faut écrire à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra, et si l'on désire juger par soi-même de tous les foulards à la mode, on recevra *franco* la collection de tous les foulards printaniers, à la condition toutefois de la retourner très vite.

On nous demande encore de province si la crinoline existe toujours. A cette question, nous répondrons que jamais nous n'avons propagé la crinoline, qui ridiculisait la tournure et la transformait en ballon et en cloche, mais bien le Jupon Empire, qui dégageait la taille, l'élançait et soutenait la toilette, sans lui imprimer le mouvement saccadé et disgracieux d'un bâtiment en détresse. C'est ce que fait encore le Jupon Empire, qui n'a rien perdu de sa vogue et de son succès. Les gouvernements sombrent, hélas !... mais le Jupon Empire a échappé au naufrage, à la condition toutefois de se dissimuler complètement. Il faut que les tuniques Louis XV soient évaseées en paniers. Ce n'est pas un jupon empesé qui peut soutenir tous les falbalas, les bouillonnés et les ruchés. Il lui faut un auxiliaire discret et intelligent, qui lui rende ce service sans se compromettre.

C'est ainsi que le Jupon Empire existe toujours, à la condition de faire mine de ne pas exister. Songez au tact élégant de ce Jupon Empire, qui s'appelait *Bienvenu* autrefois et qui est aujourd'hui, sous la direction compétente de *Mmes Maurin et Joiron*, deux anciennes élèves de Mme Roger ; c'est vous dire ce que le Jupon Empire est devenu, entre leurs mains, une merveille !... Et puis il n'y a pas que le *Jupon Empire* dans les ateliers de ces deux fées en couture, installés, 24, rue du Quatre-Septembre au coin de la rue de la Michodière. Vous y trouverez la tournure Dubarry, le Jupon Marie-Antoinette, le Jupon Camargo, la nuance Empire et des costumes de voyage d'un goût nouveau, en même temps que des Doimans brodés et soulachés et des robes à traine.

Le printemps semble nous fuir encore une fois. Laissons-le partir, ne le regrettons pas, et attendons l'été qui va tout d'un coup arriver à sa place.

Les préparatifs de toilettes pour la saison des eaux et pour les costumes de voyage n'en continuent pas moins.

La maison Jouvenot vient de rendre ses premiers décrets de chaussure. Elle fait autorité d'élégance par la distinction de ses modèles. Il en est de la chaussure comme de la coiffure, et l'on s'affiche tout aussi bien avec un soulier et une bottine, ayant pour talon une échase de saltimban-

que, qu'avec un chapeau par trop bohémien ou guérrillas. Certains souliers sont de véritables tortures à la chinoise, qui, bien différente de la Parisienne, ne marche pas et se fait toujours porter dans un palanquin. Il faut qu'une chaussure soit cambrée sans excentricité et le talon bien assis pour que la tournure ait une allure distinguée. La femme qui sautille comme un ibis semble perchée et non pas chaussée.

Le premier décret de la maison *Jouvenot* est une bottine en peau de chamois de nuance naturelle ou grise pour remplacer la bottine de peau jaune. Cette bottine de chamois est très douce au pied et pour ainsi dire inusable. Elle fait genre et nouveauté. Elle sera acceptée comme bottine de voyage.

Quant aux autres chaussures, elles sont pour la plupart en rapport avec les toilettes. Les souliers de chevreau, à talons Louis XV, seront assortis à la nuance du costume, avec nœud de ruban en rapport avec la tunique. Le soulier de chevreau noir est également orné d'un gros pouff de ruban noir et ponceau, ou bleu, rose ou violet. Les élégantes emporteront plusieurs pouffs Louis XV pour les changer, suivant leur toilette, sur les souliers de chevreau noir et de satin noir. La fantaisie domine. Les souliers de batiste écru, avec pouff de ruban écru et de guipure, sont très frais et très jolis avec les toilettes de batiste. Avec les robes de mousseline blanche on portera le soulier de chevreau rose, mauve, gris ou lilas, en rapport avec la ceinture et les rubans de la robe.

En outre du cachet distingué des chaussures de la maison *Jouvenot*, elles ont encore une grande supériorité dans leur coupe qui laisse au pied toute sa liberté d'action.

Il est impossible de pouvoir entrer dans d'autres chaussures, une fois qu'on a essayé des chaussures *Jouvenot*.

Mais quand on habite la province ou l'étranger, comment faire, nous dira-t-on?... Envoyer à *M. Jouvenot*, 165, rue *Saint-Honoré*, une ancienne paire de chaussures, qu'on ne met plus, en lui signalant toutefois les défauts, de même que pour la Ceinture Régente, on fait parvenir à *Mmes de Vertus sœurs*, 27, rue de la *Chaussée-d'Antin*, des mesures exactes, sans qu'il soit besoin de l'essayer.

La Ceinture Régente figure dans les plus riches corbeilles de mariage comme une œuvre artistique et luxueuse. Autrefois on cachait le corset; c'était une cuirasse et presque un instrument de torture. Aujourd'hui on montre la Ceinture Régente; et dans les expositions de trousseau, elle s'épanouit par demi-douzaine, soit en

satin blanc, satin rose, satin bleu, satin maïs, satin gris et satin noir.

La Ceinture Régente suit toujours la mode et elle a remplacé la guipure par la malines. Elle convient aux tailles frêles et souples, comme aux femmes un peu fortes, en ce sens qu'elle développe les unes et amincit les autres. C'est un immense avantage hygiénique que de ne pas comprimer les mouvements respiratoires. Aussi elle est approuvée et recommandée par l'Académie de Médecine qui lui est aussi favorable qu'elle était hostile au corset.

Il suffit, pour recevoir une *Ceinture Régente* irréprochable, d'envoyer à *Mmes de Vertus sœurs* les mesures suivantes: « Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur du busc, longueur de la taille sous les bras. » Avec ces seules indications, *Mmes de Vertus sœurs* exécutent toute espèce de *Ceinture Régente* qui lui est demandée de la province et de l'étranger. Chaque *Ceinture Régente* est signée et brevetée pour éviter la contrefaçon.

C'est en soignant les perfections de sa taille, et en cultivant sa fraîcheur comme une fleur précieuse que les femmes prévoyantes et intelligentes ont le secret de ne pas vieillir.

Il est bien facile d'obtenir un coloris purpurin sans le concours d'aucun fard, rien qu'en faisant usage tous les matins du *Lait Antéphélique de Candès*. Comme eau de toilette, ce lait antéphélique est des plus rafraichissants; il raffermi les chairs et fait circuler le sang dans les veines en l'activant et le vivifiant. C'est ainsi que le coloris s'acquiert d'une façon naturelle. Les attributions hygiéniques du *Lait Antéphélique* s'étendent plus loin, car il efface radicalement les taches de rousseur, la couperose et les affreux masques qui enlaidissent le visage des jeunes mères. La Faculté de Médecine l'apprécie à sa juste valeur thérapeutique, car elle l'ordonne dans les différentes affections de la peau, comme un remède infaillible. C'est un engrais nutritif pour la peau, qui lui donne le velouté, la souplesse, la fraîcheur et le satiné du printemps de la vie.

L'art de s'embellir, loin d'être un péché, est une preuve d'esprit et de condescendance. Faites prendre chez *Candès*, 26, boulevard *Saint-Denis*, un flacon de *Lait Antéphélique* et vous n'aurez jamais d'éphélides, ni de points noirs criblant votre peau, comme une décharge d'arme à feu.

L'art de s'embellir est toute une étude. La maison *Violet* y a songé et a publié plusieurs brochures qu'il est utile de consulter quand on veut rester belle, ou devenir jolie femme. Eh!

mon Dieu, oui, la beauté s'acquiert ! Je ne parle pas ici de la beauté des lignes ni de la beauté plastique qui fait de la femme une statue ; mais de la beauté charmante et aimable qui plaît, qui attire et qui captive.

Par exemple, les yeux peuvent acquérir une expression toute autre que celle qui leur est naturelle. Voici comment : Un cosmétique savamment préparé corrige leur forme, augmente leur éclat et les charge de vapeurs langoureuses et profondes.

Un peu de rose, teintant les paupières, leur donne de la jeunesse, cache les rougeurs et voile le cercle bleuâtre qu'y laisse parfois la fatigue et le chagrin. De même que quelques touches d'azur, discrètement posées sous la paupière inférieure, près de l'angle lacrymal, les allanguit et les allume, le Koheuil, qui dessine les bords des paupières, en prolonge la ligne à l'angle de l'œil de deux ou trois millimètres et les fait paraître plus grands et mieux fendus.

Les sourcils, trop rapprochés ou mal plantés, peuvent être ramenés à de justes proportions par la pince épilatoire. L'emploi du *crayon mystérieux* régularise leur forme et recouvre les parties dénudées.

Les soins à donner aux yeux sont surtout du domaine de l'hygiène ; elle indique un grand nombre de collyres.

★★

L'eau de *Saphir*, dont la recette nous vient d'Orient, doit toujours être sur la toilette d'une femme qui veut conserver la vivacité du regard et se préserver des légères et nombreuses affections qui altèrent fréquemment la beauté de l'œil.

C'est de la coquetterie intime que nous faisons entre nous, chères lectrices. Espérons qu'aucun profane ne pénétrera dans le sérail.

C'est donc le Koheuil qui donne de l'éclat et de la puissance au regard. Cette préparation hygiénique de la *Maison Violet* est contenue, comme en Egypte et aux Indes, dans un vase allongé. On y plonge un bâtonnet en ivoire qu'on passe ensuite sur le bord des paupières, en prolongeant la ligne à l'angle de l'œil. On adoucit la ligne tracée par le bâtonnet en l'estompant.

Après les yeux, occupons-nous de la bouche.

« Une abeille, dit Anacréon, prenant la bouche de Chloris pour une fleur, vint s'y enivrer du parfum qu'exhalait ses lèvres. »

C'est sur les lèvres que la nature a prodigué sa fraîcheur et son charme ; mais les lèvres se fanent vite, comme les roses dont elles sont l'emblème. On peut leur conserver leur éclat purpurin avec

l'*Incarnat* de la maison Violet qui est *onctueux* ou *liquide*, selon qu'on le désire.

L'*Incarnat onctueux* sert de pommade pour les lèvres, et, tout en ravivant leur coloration, les guérit et les préserve des gerçures.

L'*Incarnat liquide* a un éclat plus vif et plus frais. Il colore les lèvres sans y laisser d'autre trace de son passage que la vive nuance qu'il a produite. Il y a encore le *Cosmétique purpurin* dont la composition toute végétale est très hygiénique. Il colore les lèvres et les rend fraîches et fermes. Il est enfermé dans un étui en ivoire.

Et le *Rose de Chine* qui diffère des autres incarnats par sa nuance très fine et un peu par sa consistance.

Nous continuerons, dans notre prochain courrier, à vous révéler les secrets de coquetterie contenus dans une petite brochure éditée par la maison Violet et intitulée : *l'Art de s'embellir*.

Rappelons les principaux succès de la maison Violet, tels que le Savon Royal de Thridace, médaillé à toutes les expositions de Paris et de Londres ; la Crème Pompadour pour effacer les rides ; la Crème de beauté de deux teintes, pour le jour et la lumière, et la Rosée des Abeilles, pour les soins intimes de la toilette. En même temps que ces articles extra-fins, on peut demander à la *Maison Violet*, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, rotonde du Grand-Hôtel, le livre des *Talismans de la Beauté*, et la petite brochure : *l'Art de s'embellir*.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

MACHINES A COUDRE DE FAMILLE LA SILENCIEUSE

30, rue Richelieu ; et 49, boulevard Magenta
(vis-à-vis la fontaine Molière.)

Que de ravissants costumes Louis XV et de riches dolmans brodés la *Silencieuse* exécute en ce moment !... Tous ces petits volants ourlés et gansés, tous ces bouillonnés, ces doubles ruches et ces tuyautés se font pour ainsi dire si vite que c'est à peine si on peut distinguer l'aiguille filant avec une rapidité électrique à travers le cachemire, la popeline, la faille, le foulard, le crêpe de Chine, la grenadine et la gaze, car la *Silencieuse* travaille tous les tissus et toutes les étoffes avec la même facilité et la même régularité. Bien supérieure à toutes les machines à coudre qui l'ont devancée, la *Silencieuse* trace elle-même ses ourlets et les coud en même temps, ce qui est une grande supériorité de fabrication et une économie réelle. Il est inutile de lui tracer l'ouvrage, à quoi

bon?... Elle le trace plus régulièrement et plus vite que la plus habile de toutes les ouvrières. Elle ne réclame pour tous les différents travaux qu'elle exécute qu'un chef d'atelier : le *régulateur des points*, qui indique d'une manière sûre et infaillible la grandeur du point désignée par chiffres ; il n'y a pas moyen de se tromper. Quant aux ouvriers infatigables qui sont constamment à ses ordres, il y a le guide à ourler, à froncer, à plisser, à broder, à soutacher, à rouler, à ganser, à garnir, à faire les coutures rabattues et à poser les garnitures.

La *Silencieuse* est donc tout autant indispensable dans une installation de famille que dans un grand atelier de confections et de couture. Quand on sait la diriger et la faire travailler, c'est plutôt une distraction et un plaisir qu'une fatigue. La *Silencieuse* ne s'arrête jamais, à moins qu'on ne l'exige. Elle travaille sans bruit, sans secousses et sans mouvement saccadé. Toutes ces qualités, qui la désignent sous le nom de *première machine à coudre* qui existe, tant par la modicité de son prix, car elle ne coûte que 225 fr., que par les travaux les plus minutieux et les plus rudes qu'elle exécute, ont amené contre elle mille rivalités et mille parasites qui ont l'audace de prendre son nom et de faire croire à son identité, qui n'est qu'une contrefaçon industrielle. Encore, si c'était une contrefaçon ; mais les maisons qui osent prendre le titre de *Silencieuses* achètent des machines à coudre dans des fabriques de pacotille qui n'ont ni nom, ni garantie, et leur donnent le nom de *Silencieuses*, pour les écouler plus facilement. C'est une duperie dont il est aisé de se rendre compte, car les véritables *Silencieuses* ne se trouvent que 30, rue Richelieu, vis-à-vis la fontaine Molière, et sont signées Pollack, Schmidt et C^o, avec une marque de fabrique garantissant la *Silencieuse* pendant cinq ans. C'est d'une importance sérieuse que cette marque de fabrique, il ne faut pas la négliger, elle est la preuve irrécusable de l'authenticité de la *Silencieuse*. Il faut donc aller tout droit rue de Richelieu, n° 30, et ne pas s'arrêter ailleurs, quelles que soient les affiches trompeuses qui vous sollicitent. C'est vis-à-vis la fontaine Molière et non pas à côté. Avec des indications aussi précises il est impossible de se tromper, à moins qu'on ne le veuille bien.

La *Silencieuse* se propage et s'accepte de plus en plus, parce que sa supériorité est reconnue. Elle fait partie aujourd'hui des meubles et objets sérieux qui s'offrent dans une luxueuse corbeille de mariage. Toute jeune et belle fiancée qui apporte en dot à son époux une machine à coudre telle que la *Silencieuse* lui prouve qu'elle est une

travailleuse habile et que, par conséquent, elle sera une excellente maîtresse de maison et une bonne mère de famille. Les meilleures institutions de jeunes filles initient aujourd'hui les jeunes pensionnaires à l'art de la machine à coudre ; c'est un immense service qu'elles leur rendent pour l'avenir que de les préparer à faire des layettes pour les petits orphelins et du linge pour les pauvres. Après avoir débuté par la charité, elles arriveront à diriger la *Silencieuse* dans la confection de leur trousseau de mariage et dans mille travaux riches et élégants.

La femme inoccupée se laisse tenter par le diable, celle qui travaille pour les malheureux gagne le ciel.

V. DE R.

COURRIER DES THÉÂTRES

Une petite explication d'abord, mesdames ; je la crois nécessaire, afin qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous.

J'ai fait une profession de foi au sujet du genre de spectacle à la mode, j'ai dit qu'il m'était antipathique et je le répète ; j'ai dit que je ne voulais m'en occuper en aucune façon, par respect pour la vraie littérature française, je le répète encore. Mais je n'ai nullement prétendu faire de personnalités, je n'attaque ni les auteurs ni les interprètes de ces œuvres : les uns ont certainement beaucoup d'esprit ou de gaieté, les autres déploient souvent un talent réel. Je déplore de voir employer si mal cet esprit, ce talent, cette gaieté, dont ils pourraient faire un tout autre usage, aussi profitable pour eux et plus glorieux pour nous. Je déplore surtout que le goût du public les encourage, les acclame, je m'en prends plus à lui qu'à eux. Si un homme de bon sens, un délicat, avait osé dire, par exemple, à Mlle Schneider, l'héroïne de ces saturnales :

— Vous êtes jolie, intelligente, vous chantez à merveille, avec une voix charmante ; pourquoi abuser de ces avantages au lieu d'en user seulement ? Soyez *risquée* si ce genre vous attire, mais soyez-le spirituellement et sans vous aventurer dans les cascades débraillées. Vous réunissez tous les suffrages ; vous plaisez à ceux qui veulent rire, vous charmez ceux qui savent juger. L'excès de ce genre n'est plus drôle, il est écœurant. Vous pouvez être une excellente comédienne, une artiste distinguée, pourquoi vous condamner à trôner chez les boiffons et les farceurs ? Vous ne vous rendez pas justice, vous vous amoindrissez, et c'est ce dont je vous blâme.

Soyez sûr qu'elle et les autres *égarés* eussent entendu ce langage et que la triste célébrité de notre théâtre moderne nous eût été épargnée. Ce serait une décadence de moins.

Le bagage de cette quinzaine est assez léger; pas de nouveautés aux grands théâtres, si ce n'est deux débuts aux Italiens.

Mme Marie Sass a chanté le *Trovatore*. Hélas ! hélas ! la voilà passée à l'ennemi, cette grande maëstra, la seule que nous ayons à nous. Nous n'avons pas su la retenir, elle nous échappe, elle porte ailleurs la voix incomparable et les qualités que nous avons tant applaudies. N'est-il donc plus temps de la rappeler? N'existe-t-il aucun moyen de la rattacher à l'Opéra? S'il en reste encore un comment ne l'a-t-on pas employé? Nous ne la remplacerons pas.

Inutile de dire que son triomphe a été complet. Nous savons comment elle chante le *Trovatore*, et le *Trovatore* n'avait rien d'inconnu pour elle que la langue; elle ne la sait que trop à présent.

L'autre début est celui de Mme Floriani, qui veut ajouter aux bravos de ses amis ceux d'une salle entière. Elle est belle, elle a une voix pure et facile, ses toilettes sont splendides, son jeu est suffisant pour les Italiens; mais la mauvaise fée la Peur a soufflé sur toutes ces raisons de succès : on ne peut pas la juger, on ne l'a pas entendue. Qu'elle se rassure, qu'elle rentre en possession de ses moyens, on lui rendra justice. On serait tenté de lui dire avec une petite variante, comme un courtisan à Marie-Antoinette, lorsqu'elle parut à l'Opéra après son mariage :

— Madame, il y a là deux mille amoureux qui vous contemplent, accordez-leur.... votre talent.

MM. Amédée Achard et Eugène Bourgeois ont donné au Théâtre-Cluny une pièce spirituelle et très morale : les *Tyrannies du Colonel*. C'est un chapitre malheureusement trop réel de l'histoire des belles-mères. Une jeune femme a son mari colonel en Afrique; elle reste en France avec sa mère, qui, loin de la surveiller, la laisse en contact perpétuel avec un jeune amoureux; il a fait déjà bien du chemin, lorsque le colonel arrive. Ses tyrannies consistent à vouloir reconquérir son bien. Il en vient à bout avec beaucoup d'adresse et surtout beaucoup d'amour. C'est véritablement le triomphe du mari pour cette fois. Il lui impose le *supplice d'une femme*, quand elle ne l'a mérité qu'en expectative. Les auteurs avaient eu cette pensée-là bien avant la fameuse pièce de la Comédie-Française, que l'on a reprise ces jours-ci avec Got à la place de Regnier, et Laroche à la place de Lafontaine.

Le grand talent de Got n'a pu faire oublier son

devancier, dont la perte est encore récente. Celui-ci était très supérieur dans la seconde partie du rôle, où la sensibilité domine.

Lafontaine était plus difficile à remplacer encore, car il avait sauvé la pièce. Sans lui, malgré le grand mérite de l'œuvre, elle tombait à la première représentation, au premier acte. Lui seul, avec sa passion, sa fougue, pouvait emporter d'assaut la hardiesse de la situation. Il a étourdi le spectateur et ne lui a pas donné le temps de se reconnaître. Son audace et son habileté ont franchi le pas difficile où probablement, sans lui, le vaisseau si bien gréé échouait.

Au Palais-Royal, une désopilante fantaisie de MM. Labiche et Louis Leroy nous montre Brasseur en rosière. Il est impossible de ne pas rire de cette contrefaçon de Jeanne d'Arc. Les auteurs ont l'esprit gaulois et véritablement comique qui sait tout dire et tout faire accepter. *Il est de la Police* a obtenu et mérité une place distinguée dans ce joyeux répertoire; elle est bien gardée, je vous en réponds.

Tout le monde se rappelle l'*Affaire Lerouge*, ce roman de M. Gaboriau, qui, avec le célèbre *M. Lecog*, a tenu en haleine la curiosité universelle pendant tant de mois. M. Hostein en a tiré un drame terrible pour le théâtre du Château-d'Eau. On frémit, on tremble, on pleure pendant cinq actes et huit tableaux. La pièce est très bien faite, elle nous rend les émotions du roman, et ce n'est pas peu dire. Je ne vous la raconterai pas, vous auriez moins de plaisir à la voir, et je ne dois pas vous en priver.

Je n'ai pas vu le *Roi des Ecoles* à l'Ambigu. Je n'en veux pas croire les comptes-rendus des journaux, j'aime à juger par moi-même; n'ayant pas pu le faire, je m'abstiens.

Comtesse DASH.

BIBLIOPHORE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite.)

Pendant deux siècles fleurirent les pourchasseurs de parchemins : comte Cuypers de Rymenam, comte de Colomè, chevalier de Bors; puis la nomenclature des chanoines : Gérard-Dominique et Joseph-Félix-Antoine de Azevedo Coutinho y Bernal.

Ce dernier est le roi de ces hérauts d'armes; c'est lui qui a dressé les généalogies des Colo-

na, des Van der Noot, des Corten, etc., immenses arsenaux d'alliances, de prétentions et de thèmes nobiliaires où fouillent encore les hobereaux et même les aspirants hobereaux de nos jours, dans l'espoir de découvrir quelque rameau auquel ils puissent s'accrocher.

Ces traditions vont en s'effaçant ; il y a bien encore ça et là quelques infortunés qui s'occupent des antiques Berthouds ou qui relèvent les inscriptions tumulaires du patriciat malinois, mais ils se tiennent dans une douce obscurité et ne pourchassent les aïeux qu'à huis-clos.

Le frère cadet de Mlle de Meerbeeke avait été le dernier survivant de ces chanoines confits en hérauldique. Il était mort, il y a quelques années, en laissant des monceaux de notes, de parchemins, de fardes, d'archives.

Sa longue vie avait été trop courte pour assouvir sa passion, qui était la recherche de documents.

Il lui en aurait fallu une seconde pour les classer, et une troisième pour travailler au but qu'il s'était proposé, c'est-à-dire de rattacher sa race à Witin-kind, le héros saxon, en passant naturellement par toute une lignée de Berthouds.

On peut dire de lui qu'il ne vécut pas ; il collectionna.

Il passa par dessus toutes les saisons de l'existence comme ceux qui sont la proie d'une idée, et cette idée il la fit germer, et la cultiva dans le cerveau de sa sœur. Il l'initia, dès l'enfance, aux arcanes de la noblesse et elle en fit son roman et sa religion.

Toute espèce de don quichottisme développe les tendances héroïques, ce fut pour l'honneur de sa maison que Mlle de Meerbeeke se fit victime volontaire du droit d'aînesse en acceptant les ennuis du célibat, afin d'augmenter la fortune de son frère aîné. Le plus jeune étant dans les ordres, l'héritage paternel passa en entier aux mains de celui qui représentait le nom.

Ainsi, le toit paisible de cette silencieuse maison abritait deux folies : l'éternel amour de Lisken, l'éternelle étude de Mlle de Meerbeeke.

Tandis que Lise continuait à l'enfant l'admiration, la tendresse, le dévouement qu'elle portait au père, la vieille demoiselle continuait l'œuvre d'édification de sa race et s'attachait d'enthousiasme au rejeton qu'elle était chargée de garder. En dehors de ses préjugés, dans un en dehors tout à fait abstrait de l'espèce à part, elle appréciait Lise, chien fidèle attaché à la maison, descendante sublime de cette bonne race de vilains dont quelques-uns se trouvaient trop heureux de mourir pour le plaisir ou le service du seigneur.

Mlle de Meerbeeke passait des jours entiers

dans sa chambre à coucher, une antiquaille digne de celle qui l'habitait, une pièce tendue en brocartelle dont chaque chaise et chaque fauteuil représentait un signe héraldique.

Assise devant une grande table de chêne, toute chargée de papiers, de cartes, de manuscrits, de blasons, de nobiliatres, absorbée dans ses compilations et ses recherches, la vieille demoiselle, presque aussi hallucinée que don Quichotte, éprouvait de temps en temps le besoin de respirer.

Alors, elle se levait, et, mettant la tête à la fenêtre, voyait devant elle un tableau, que l'on aurait pu intituler « la Vierge au tricot. »

Lise, assise à l'ombre, tricotait en silence, tandis que, dans le berceau primitif, formé par deux genoux maternels, Armand dormait, beau de confiance et de santé.

La vieille tante considérait ce groupe en souriant, et se disait, comme aurait pu le dire une marquise du temps de la régence :

— Cette fille est vraiment digne de nous servir !

VII

Un événement sillonna cette placidité, un zigzag phosphorescent parut sur cette horizon éternellement calme.

Une lettre du comte Pierre, une lettre datée de New-York, lui que l'on croyait en Italie !

Il était parti depuis trois mois quand il écrivit à Mlle de Meerbeeke.

La jeunesse, saison des fleurs, n'est pas l'âge des passions ; elle est l'époque des impressions, et les impressions s'effacent si l'on a la force de tuer les lieux qui en furent le théâtre. Loin de ces muets témoins, la curiosité, puissant auxiliaire des guérisons morales, ouvre mille aspects à l'imagination.

On s'en va à Paris ou à Rome dans l'intention d'y déposer le poids de quelque catastrophe ; on sème ses regrets, ses souvenirs, le long des routes, et, en arrivant, le fardeau est déjà tout allégé ! C'est alors que l'on s'aperçoit qu'à vingt-cinq ans la vie peut se refaire ; mais, dans ce cas, on la veut dans des conditions nouvelles et différentes.

Les passions se remplacent par contrastes et non par analogies ; sur les blessures de l'amour, il n'est pas rare de voir mettre le baume de l'ambition : le mariage d'inclination ne se fait guère une seconde fois par préméditation, et l'être appelé à nous consoler de celui que la mort ou la perfidie nous a enlevé, en est presque toujours l'antithèse.

Le comte de Marcellis passa par toutes les phases des guérisons dues à l'absence. Il n'éprouva d'abord

qu'une excessive fatigue; mais le besoin de repos qui en fut la conséquence lui fit bénir ces fatigues, et il retrouva le sommeil.

L'effroi, l'ébranlement causé par la catastrophe qui lui avait enlevé son bonheur, cessèrent de l'accabler à mesure qu'il s'éloigna de Malines, et il dut reprendre possession de ses sens pour s'occuper de son itinéraire et paraître au moins convenable, devant les relations de hasard procurées par le voyage, tandis que chez lui, enfermé dans sa chambre, il serait demeuré des jours entiers affaissé sur sa chaise, ayant perdu jusqu'à l'initiative de lever les yeux pour regarder quelqu'un ou d'étendre le bras pour prendre un objet. La chaîne qui le rivait à l'idée fixe, une fois rompue, la curiosité lui vint; ce sentiment, inconnu à la vie de province, s'empara de Pierre avec l'impétuosité d'une passion que nulle influence ne pouvait contrarier.

Il vit les bords du Rhin et une partie de l'Allemagne, et le sentiment de fatigue mélancolique qu'il éprouva fut le premier relai de la situation.

La tempête intérieure se calmait, ce grand vent du désespoir qui soufflait dans sa poitrine s'endormait, lorsque, le soir, les yeux du voyageur se fermaient allourdis par le sommeil.

Le but de son voyage étant l'Italie, il avait hâte d'y arriver. Mais ce remède faillit lui devenir funeste, et il ne put supporter l'Italie. Ce climat de la douleur poétique, des maladies de poitrine et du voyage sentimental, ne cicatrise pas les morsures de la réalité.

La blessure du comte Pierre se rouvrit et saigna cruellement. Au milieu de cette fête éternelle de l'art et de la nature, il cherchait sa jeune femme, et il se trouvait seul dans ce pays de noces fortunées!

Ses yeux, fatigués de larmes, ne purent soutenir l'éclat du soleil; le langage, qui est un chant, la température, qui est une caresse, l'irritèrent. Ces contrastes faisaient dévier sa pensée d'une manière terrible. Les soirs d'été, à Florence, il y a dans l'air un bruissement amoureux auquel concourent le son des voix, l'éclat des regards, le parfum des fleurs.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE 6

Première toilette. — Robe de faye lilas, entourée d'un haut volant de 40 cent. monté à gros plis double et dont la tête est coupée par un ruban bouclé de même couleur. Le corsage est montant. Tunique Louis XV avec un postillon derrière en foulard blanc, à fleurettes lilas. Le corsage est ouvert carrément devant, et les manches sont duchesses. Un plissé de 5 cent. de haut, en étoffe pareille, coupé au

milieu par un étroit ruban lilas, encadre toutes les parties de la tunique; un autre ruban lilas entoure le pied du volant de la manche et s'arrête sur le dessus avec un noeud de ruban.

Il faut environ 14 m. de faye lilas pour la première robe, à cause du volant qui emporte beaucoup d'étoffe, 6 mètres de foulard pour la tunique Louis XV. Bottines de chevreau gris à talons Louis XV.

Deuxième toilette, pour petite fille de cinq ans. — Robe courte en taffetas bleu, à mille raies, garnie de petits velours noirs étroits posés au-dessus de l'ourlet trois par trois. Le corset à basques rondes est garni de trois velours également; une ceinture noire à longs bouts complète le costume. La chemisette est en mousseline à petits plis, avec entre-deux et valenciennes au cou et aux poignets. Velours noir au cou. Chapeau mandarin en paille anglaise, bordé de velours noir et garni sur le sommet d'une touffe de fleurs des champs et de bouclettes de velours noir et bouts tombants.

3 m. de taffetas pour la jupe. Bottines de chevreau noir. Troisième toilette. — Jupe en faye marron tout unie et très ample, simplement festonnée dans le bas. Tunique en mohair blanc très longue derrière où elle est peu relevée, froncée sur les côtés au tablier qui est court et arrondi; trois velours marron entourent la tunique tout autour et des noeuds semblables ornent, de chaque côté, le bas du tablier. Le corsage, à basques plates devant et postillon derrière, est garni de trois velours marron; deux velours pareils entourent le cou et descendent en pointe jusqu'au bas de la taille où ils s'arrêtent par un noeud de velours. Chapeau en paille de riz bordé et entouré, autour de la calotte, de velours marron avec une branche d'azalées et feuillage en traine.

Il faudra 8 m. de faye pour la jupe, $\frac{3}{4}$ m. d'alpaga mohair pour la tunique et 2 m. pour le corsage. Bottines de peau mordorée à talons Louis XV.

PLANCHE DE BRODERIE (N° 2)

(Recto)

1. Dessus de sachet, crochet et passé.
2. Entre-deux, broderie au plumetis.
3. Bordure, soutache pour vêtement.
4. Couronne de comte pour plumetis.
5. Lettre id.
6. Chevalier id.
7. Lettre id.
8. Feston id.
9. Devant de chemise id.
10. Bordure, soutache.
11. Couronne de comte pour plumetis.
12. Broderie graine pour cravate.
13. Lettre pour plumetis.
14. Garniture pour plumetis.
15. Bordure soutache.
16. Couronne de marquis pour plumetis.
17. Broderie graine pour cravate.
18. Lettre pour plumetis.
19. Feston pour plumetis.
20. Entre-deux pour plumetis.
21. Bordure soutache.

(Verso)

Blouse pour petit garçon.

Pour les articles non signés :

VICOMTESSE DE RENNEVILLE

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.